

« Les missionnaires français sont les maîtres du pays, et il est impossible de ne pas reconnaître qu'ils y ont fait un bien immense. Avec quatre ouvriers attachés à la mission, ils ont construit quatre ateliers qui servent à tisser du coton planté par eux; les femmes le filent au fuseau, et viennent l'échanger contre une quantité équivalente d'étoffe fabriquée aussi par les naturels.

« Assistés des quatre ouvriers français et indigènes, ils ont bâti une église à peu près semblable à celle d'Issy, au moins aussi grande et avec deux rangées de deux colonnes. Les habitants sont tous devenus des chrétiens très-fervents; le jour de la Fête-Dieu, il y a une grande messe où l'état-major de la corvette assista avec un détachement de matelots et les artilleurs que nous avions à bord. Les hommes se tenaient à gauche, les femmes à droite, vêtues de robes de coton blanc fabriqué dans l'île, les cheveux tombant sur les épaules. Pendant toute la messe ils chantaient dans la langue du pays; ils ont aussi chanté le *Credo* en latin, les hommes et les femmes se renvoyant les versets alternativement. Du reste, ils ne s'en tiennent pas aux formes, il est impossible d'imaginer rien de plus aimable que ces sauvages là; tous étaient d'une bonté charmante et d'une extrême politesse, entre eux comme avec nous. Quand nous allions nous promener, nous étions toujours suivis d'une douzaine d'entr'e eux; nous portant aux endroits difficiles, grimpaient comme des singes pour nous chercher des cocos, s'efforçant de nous apprendre le nom de chaque chose dans leur langue, et nous demandant le nom français. Un soir, je m'arrêtai en disant:—Oh! que cela sent bon! Presque aussitôt on m'apporta la fleur dont la bonne odeur m'avait arrêté, en me disant:—*Dis donc, tenez!* Une autre fois, je me promenais avec le chirurgien dans un endroit écarté et sans trop savoir où nous allions; un enfant d'une douzaine d'années vint me prendre par la main. nous ramena dans le sentier, et nous ne fûmes pas peu surpris de l'entendre dire:—*Ecce via.*

« La veille de notre départ des îles, à sept heures du soir, sept autres élèves de la *Triomphante* et moi, nous nous sommes embarqués dans le canot qui conduisait à terre le docteur et le lieutenant des artilleurs; nous sommes allés chez les missionnaires; nous avons trouvé là M. le baron de Latour, un brave et bon petit bonhomme gascon, qui est venu s'établir aux îles Gambiers, où il a institué une école d'environ trente enfants des différentes îles, auxquels il enseigne la musique vocale, les éléments d'arithmétique et de géométrie, et le latin. Il a acheté, par échange, contre des coquillages du pays qui sont admirablement beaux aux Gambiers, il a acheté des livres d'histoire naturelle au major, et un exemplaire de *l'École du soldat* au lieutenant; je ne sais pas trop comment ce petit vicillard, qui a la tête entre les épaules, pourra manier un fusil; mais après tout, ce n'est pas ce que j'aurais vu de plus étonnant. En arrivant, nous avons trouvé sur la plage la petite troupe de M. de Latour avec qui nous avions déjà fait connaissance les jours précédents, et nous avons commencé à baragouiner du latin avec eux. Tous les petits sauvages ont une chemise et un pantalon; ils ont la peau assez mal blanchie, mais ceci est une affaire d'habitude, et beaucoup d'entre eux sont fort gentils: ils ont de très beaux yeux, et deux rangées de dents sans exagération aussi blanches que les perles qu'ils pêchent. Après être restés quelques instants chez les missionnaires, nous sommes allés retrouver la bande joyeuse qui nous attendait à la porte; quelques-uns d'entre eux ont allumé des liasses de feuilles de bananier en manière de torches, et nous sommes allés jouer dans les bois de cocotiers où sont leurs cabanes. Nous leur avons appris différents jeux: nous avons dansé en rond, puis nous les avons rangés en bataille et leur avons fait faire l'exercice avec des bâtons et crier: *Vive la France!* Jamais je n'ai vu une troupe de gamins aussi contents; ils ne cessaient de pousser des cris qui sentaient bien encore un peu le sauvage. Quand nous avons été bien fatigués, nous nous sommes promenés tranquillement sous les arbres, chacun avec un petit sauvage: j'avais pour camarade un petit Australien de douze ans, qui s'appelait *Iréneus*; tous ont des noms latins. Il nous ont montré leur école, qui est un hangar construit en paille et en forme circulaire, autour d'un cocotier dont le tronc fait le pilier du milieu; elle est meublée d'un tableau noir et d'ardoise; les écoliers s'assoient sur l'herbe. Ils ont une grande maison où ils couchent: leurs pères sont venus des différentes îles qu'ils habitent pour la construire, ragna le canot, j'étais derrière les autres avec Iréneus, le tenant par la main; en passant devant leur maison, il y entra, me disant de l'attendre; ceux qui nous précédaient me voyant arrêté, s'arrêtèrent aussi, et comme Iréneus tardait à revenir, ils se mirent à l'appeler et à le presser de sortir, de sorte qu'à la fin Iréneus sortit sans avoir trouvé ce qu'il cherchait, et me reprit la main tout triste. En arrivant au canot, qui était à cinquante pas de là, nous trouvâmes les autres élèves jouant encore avec les petits sauvages, et les canotiers occupés à embarquer les coquillages du major. Iréneus, voyant qu'il avait encore du temps devant lui, me prit par la main et se mit à courir vers leur maison où il entra; quelques minutes après, il revint et me mit dans la main une jolie coquille rouge. N'ayant rien autre chose à lui donner, je lui mis ma cravate autour du cou en l'embrassant; il me conduisit au canot où l'on m'attendait, et me lâcha en me disant:—*Adieu, monsieur!* Ils nous saluèrent encore des cris de: *Vive la France!* tant qu'ils purent nous voir avec leurs torches qui s'éteignaient. En arrivant à bord, j'ai serré bien précieusement ma coquille que je n'ai pas encore perdue, et que je te montrerai en France, s'il plaît à Dieu...»

ESPAGNE.

—Le 23 novembre, M. Alfred Henry, Anglais, professeur au collège de Saut-Philippe-de-Néry, à Cadix, a solennellement abjuré le protestantisme

dans la cathédrale de cette ville.

NOUVELLES POLITIQUES.

CANADA.

Le navire à vapeur l'Unicorn.—On lit dans le *Morning-Courier* du 10: « On a reçu à Québec des lettres du capitaine Walter Douglas qui annoncent que ce navire ne sera plus employé à transporter les malles entre Pictou et Québec, et ne naviguera plus sur les eaux du Saint-Laurent. Sa destination n'est pas connue. »

Accident déplorable.—On nous écrit de l'Île-aux-Coudres le 6 mars: « La nuit du 21 au 22 février dernier fut pour la paroisse l'Île-aux-Coudres une nuit d'affliction qui plongea cette paroisse de frères et d'alliés dans la plus affreuse désolation.

« La veille, vers les cinq heures du soir, quatre hommes entreprirent la traversée dangereuse des Eboulements à l'Île-aux-Coudres, lieu de leur résidence. Une fois dans cette abîme de glaces mauvaises dont était parfaitement couvert le fleuve; épuisés de fatigues, troublés par la vue du danger qui les menaçait, ils perdirent toute vigueur et devinrent incapables de prendre terre. Le fleuve une fois maître de l'embarcation les conduisit assez près de l'île; là, il fallut faire des derniers adieux à leurs habitations et à leurs parents, témoins de l'événement, et pour deux ces adieux devaient être éternels. A la vue d'une mort prochaine, les deux plus jeunes se troublent entièrement et tombent dans le canot, laissant à peine paraître quelques signes de vie: c'est dans ce déplorable état qu'ils passèrent la nuit au milieu de ces monceaux de glaces entraînés par les courants rapides, qui à chaque instant semblaient les ensevelir dans les eaux; et ce ne fut que vers les quatre heures du matin qu'ils purent avoir quelque espoir de salut: mais quel espoir! celui d'un secours étranger qu'il fallait aller chercher au péril de la vie; celui de laisser le canot pour marcher sur les glaces une distance assez considérable. Mais quelque pénible que fût l'entreprise, elle semble pour lors être le seul moyen de salut; elle est mise à exécution par les deux hommes à qui il restait encore quelques forces; mais pour cela il fallait laisser dans le canot les deux jeunes mourants et enfin on s'y résout. Cependant ils parvinrent aux premières habitations de la paroisse de St-Iréné. Aussitôt on vint au secours de ces malheureux; mais hélas! il était trop tard; déjà le canot s'était éloigné et s'éloignait rapidement. Malgré tous les efforts de ces braves habitants, efforts qui leur font honneur, ils ne purent atteindre le canot qui emportait dans l'océan ces deux victimes; l'un nommé Joseph Mailloux, âgé de 17 ans, l'autre Henri Bouchard, âgé de 21 ans, qui laissent des parents qui ressentiront jusqu'au dernier soupir le coup qui vient de les frapper.

« S'il arrivait que quelques-uns eussent eu connaissance de leurs dépouilles mortelles, ils donneront à leurs parents, Pierre Didage Mailloux père, et François Bouchard père, la seule consolation qu'ils puissent maintenant avoir sur la terre, en leur en donnant connaissance. »

ESPAGNE.

—De fortes colonnes de troupes se disposent à parcourir la Sierra del Ron-da, où l'on a persuadé au Gouvernement qu'il existe de nombreux dépôts d'armes.

AMÉRIQUE.

Affrèux incendie.—Des journaux de la Barbade, reçus à New-York, annoncent que la ville de Bridgetown, capitale de cette île, a été détruite en grande partie par le feu, dans la nuit du 3 au 4 février. Un journal donne une liste d'environ deux cents maisons brûlées, et estime les pertes à environ deux millions de piastres. Le gouverneur a aussitôt convoqué la législature pour aviser aux moyens de secourir les malheureuses victimes de cette calamité. Des centaines d'habitants étaient sans asyle, sans vêtements et sans moyens de s'en procurer. Des collectes se faisaient pour eux dans toutes les églises et chapelles de l'île.

—Le président des Etats-Unis a signé le bill qui ordonne que l'élection de président et vice-président n'aura lieu que pendant un même jour dans tous les Etats-Unis. C'est donc une loi maintenant.

Succès de l'Envoyé Dominicain à Washington.—Nous avons annoncé, il y a quelque temps, que la nouvelle république de San Domingo, qui s'est séparée d'Haïti, avait envoyé aux Etats-Unis un de ses citoyens les plus respectables, M. Caminero, pour solliciter sa reconnaissance officielle par le gouvernement américain. C'est là un parti assez difficile à prendre pour ce gouvernement, attendu que s'il reconnaît les Dominicains, qui sont presque tous blancs, les Abolitionistes demanderont qu'il reconnaisse les Haïtiens, qui sont tous noirs ou jaunes, et avec lesquels le sud des Etats-Unis ne veut point avoir de rapports officiels. Cependant M. Caminero a si bien plaidé la cause de Santo Domingo que le cabinet de Washington a nommé un commissaire qui doit partir avec l'Envoyé dominicain et faire un rapport sur la jeune république. C'est un pas presque décisif en faveur de la reconnaissance.

Une mère et son enfant brûlés.—Joséphine, femme de couleur d'environ 35 ans et d'habitudes intempérantes, rentra chez elle jeudi soir dans un état de demi-ivresse. Elle alluma un fourneau pour faire bouillir quelque liquide spiritueux, mais bientôt ses vêtements prirent feu et la malheureuse, perdant la tête, ouvrit la fenêtre et s'élança sur le pavé de la cour. Elle avait laissé un enfant au lit, et comme la chambre était en flammes, on courut à son secours, mais le pauvre petit fut retiré tout brûlé, et il mourut, ainsi que la mère, le vendredi, à l'hôpital où on les avait transportés.